

Un univers asymétriquement symétrique 53^e Biennale de Venise

Charles Dreyfus

Numéro 105, printemps 2010

Fragments d'art actif

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dreyfus, C. (2010). Un univers asymétriquement symétrique : 53^e Biennale de Venise. *Inter*, (105), 66–68.



> Hye Rim Lee, *Crystal City Spun*, 2007.
Exposition *Glass Stress*, Palazzo Cavalli-Franchetti.

Un univers asymétriquement symétrique

PAR CHARLES DREYFUS

Le sujet on ne peut plus « bateau » – en ce temps de crise – a-t-il été choisi par le philosophe-critique suédois Daniel Birnbaum, commissaire de cette édition, pour satisfaire tout le monde ? On espérait un feu d'artifice d'utopies, mais il ne me reste de ces deux jours et demi de voyage de presse que quelques étincelles, trouvées çà et là. Diversité, certes, contrebalancée par une morosité. Vision future d'une mondialisation de plus en plus galopante ?

Rien n'y fit. Bien sûr, je n'ai pas tout vu, il y avait 77 pavillons nationaux (record battu, nous dit-on – l'État du Vatican prévu a fait faux bond et une autre entité a fait son entrée avec la Palestine, *care of Venice*, pour l'un des 44 *Collateral Events*). Il a fallu plus de 100 ans pour penser aux *giardini*, penser qu'une même exposition pouvait s'étirer dans deux pavillons nationaux différents. Et encore, le rapprochement est presque naturel puisqu'il s'agit du pavillon Alvar Aalto, regroupant la Finlande, la Norvège et la Suède, pays déjà regroupés sous l'appellation *Nordic Countries*, et celui du Royaume du Danemark, néanmoins scandinave, avec l'exposition *The Collectors*. John Baldessari, le primé hors concours avec Yoko Ono, émet un souhait en plaçant une immense banderole sur le Grand Canal : « *I will not make anymore boring art.* »

Ne quittons pas ces préoccupations géopolitiques. Je visite, avec Gino Di Maggio, la nouvelle propriété privée du milliardaire breton François Pinault : la Punta della Dogana o Dogana da Mar.

Gino trouve normal qu'il y place des drapeaux bretons, comme il le fait aussi au palais Grassi : « Il est chez lui, il fait ce qu'il veut. » Le choix (son choix ?) de l'architecte Tadao Ando a été judicieux. Celui des œuvres m'a laissé pantois. Gino, à la sortie, était content d'avoir écrit pour pouvoir entrer dans le bastion (il fallait signer quatre fois !) qu'il était le rédacteur de *Bullshit* (la revue qu'il a financée jadis pour Allan Kaprow). Du coup, je n'ai pas mis les pieds à l'intérieur du palais Grassi, autre écrivain prestigieux (qui remplaça, on s'en souvient, le projet sur l'île Seguin, où le vieux maire, baron gaulliste, était peu courtois, sourd aux arguments économiques, s'il avait voulu au moins les écouter, sinon esthétiques d'un succès comme l'expérience de la Fondation Guggenheim à Bilbao). Que représente ce drapeau ? L'esprit celte ? Un problème de type Cachemire pour l'Inde ? Le Moldave qui va chercher son passeport roumain à l'ambassade de Hongrie, pour obtenir les avantages de l'Union européenne, et un autre russe, celui-là pour travailler en Russie ? La langue bretonne existe, la langue moldave n'existe pas : les Moldaves parlent le roumain (avec – on s'en doutait – des particularités issues d'une région russe au nord et d'une autre musulmane au sud). La mondialisation demande peut-être des superficies plus étendues que nos traditionnels États. Pour l'attribution de la Pointe de la Douane, la ville de Venise a préféré Pinault à Guggenheim, un sujet d'analyse qui nous attend.



la Biennale di Venezia

53. Esposizione
Internazionale
d'Arte

Fare Mondi
Making Worlds
制造世界
07.06 – 22.11.09



Je retrouve Lucas Samaras que j'avais côtoyé à New York et à Paris au pavillon grec. Il explique simplement pour sa pièce de 2008 *Nexus 0413 (Histrionics)* : « *I was born in 1936 and I arrived in the United States in 1948. For the first five years of my life in America I constantly dreamt of going back to Greece. Then one day the dreams stopped. However the foreignness continued.* »

Le bon point revient au pavillon où l'on peut voir sur la façade le nom d'un pays qui n'existe plus : la Tchécoslovaquie. Roman Ondák est-il tchèque et slovaque ? Je le sais, mais je ne vous le dirai pas. Il est flanqué, si l'on en croit le dossier de presse, d'une *commissioner* (Katarina) et d'une *curator* (Kathrin). De toute façon, il n'en avait pas besoin parce qu'il n'a rien fait. Sinon imposer son concept : laisser le pavillon tel quel, ouvert à tous vents. Il a un peu triché (ou la nature a fait son travail...), car à l'intérieur il a reconstitué à l'identique la végétation qui se trouve juste à l'extérieur. Un vrai bonheur. Je regrette qu'il donne un titre, *Loop*, qui pourrait donner des bases à une imagination hyperactive.

Au moins, c'était libre d'accès. À part très tôt le premier jour, il y avait ensuite des queues interminables. J'ai abandonné devant celle de Bruce Nauman. Il paraît qu'il n'a pas joué le jeu « biennale », en présentant une mini-rétrospec-

tive, ce qui lui a valu le prix du meilleur pavillon. Par contre, j'ai assisté, par hasard, à la conférence très sympathiquement ouverte de Nathalie Djurberg, une Suédoise née en 1978 et vivant à Berlin, qui a reçu le prix de l'artiste la plus prometteuse. Un mélange d'art premier avec de grandes fleurs arrosées par des vidéos où s'entremêlent des personnages fantasmagoriques donne lieu à une catharsis vieillotte.

J'ai eu la chance, en prenant un ticket très à l'avance, de voir la projection *Giardini* de Steve McQueen au pavillon de Grande-Bretagne. Sur deux grands écrans, on retrouve les *giardini* hors *Biennale* : les pavillons laissés à l'abandon, des chiens trop beaux, des barzoïs qui rôdent, un couple d'homosexuels, la végétation et les insectes en gros plan. Si on le compare au *Rear Projection* du Canadien Mark Lewis, ce dernier offre certainement de plus grands moyens technologiques. Implosion digitale entre la *transcendance illusionniste* (peut-on lire dans le catalogue) et le matérialisme autoréférentiel. McQueen reste plus esthétique, dans un champ où les mots n'ont pas encore rattrapé l'image. Mon *Kairos* m'a empêché de trouver le moment opportun pour aller voir le Gallois John Cale sur La Giudecca.

Le pavillon italien a quitté les *giardini* pour plus d'espace à L'Arsenale. À la place, au milieu

des pièces historiques de Gutai, de Fahlström, de Cadere, je rencontre Julia Robinson qui obtient du directeur du San Francisco Museum of Modern Art le prêt d'*Automobile Tire Print* (1953) de John Cage et Robert Rauschenberg, pour la rétrospective du compositeur-plasticien au Macba (Barcelone, octobre 2009). Autre point fort de ce séjour vénitien : dans l'espace ingrat qui lui était réservé à la Collezione Peggy Guggenheim, les pièces *junk* du milieu des années quatre-vingt font merveille grâce à *Robert Rauschenberg : Gluts*.

Guests (2008-2009) de Krzysztof Wodiczko, avec des immigrants (leur silhouette filmée autre part) nettoyant les vitres du pavillon polonais, atteint vraiment l'une des cibles primordiales de comment « construire le monde » de façon plus équitable.

Franziska et Lois Weinberger avec *Laubreise* (2008) nous font tourner autour d'un bloc de foin placé dans un *container* en marge du pavillon autrichien. Les vidéos en boucle de Fiona Tan, *A Lapse of Memory* (2007), dégagent une atmosphère très personnelle.

Je n'ai par contre rien ressenti pour la métaphore du chat de Liam Gillick au milieu d'un environnement de type Ikea au pavillon allemand. Voyons, en lisant le texte du *curator* Nicolaus Schafhausen, ce que cela donne (pour mettre



> Krzysztof Wodiczko, *Guests*, 2008-2009. Pavillon polonais.

un peu d'eau au moulin de notre investigation géopolitique, il faut noter que le créateur Gillick est anglais) :

« Liam Gillick in the German Pavilion offers an outside perspective on this location and its history. The German Pavilion has ever been only an exhibition venue. It is a ideologically loaded structure that does not qualify for classical exhibition formats. With his work, Gillick continuously approaches similar questions from slightly shifting perspectives. His work is not about final answers but about formulating counter questions. For more than ten years, Gillick has been thinking about and investigating the mechanisms of functioning and fail post-industrial social models. Alongside objects, installations, and the staging of space, his novelistic texts examine the construction of history as well as the demand for and reality of social utopias. These texts form the framework for tangible works that do not function as their immediate image but merely offer possibilities. They are so-called "What if ?" scenarios. The questioning of the present, using the conditional, does not aim at revision but the detection of non-realized potentials. What would the social conditions be like today if the past had panned out differently at a small but crucial moment in history ? »

Si c'est ça, j'adore (j'adhère ?).

Reste *Le grand soir* de Claude Lévêque, choisi par Culturesfrance. On ne sait trop pourquoi l'artiste doit à son tour choisir un commissaire. Ce fut Christian Bernard. Devant tant d'anarchisme déployé, ce dernier à l'inauguration arrive à dire que c'est anarchiste sans être tout à fait anarchique, ou le contraire. De grandes grilles délimitent des cages aux murs argentés et d'immenses

drapeaux noirs en soie (le côté non anarchiste ?) flottent.

En ce qui concerne L'Arsenale, il y eut un très beau moment esthétique avec Lygia Pape (une Brésilienne disparue en 2004) : *Tttéia I, C* (2002), sculpture géométrique faite de fils éclairés d'une légèreté et d'une transparence incomparable. De l'évocation du futurisme par les Italiens, sur 1 800 mètres carrés je n'ai rien retenu d'extraordinaire pour être mentionné.

It's Not You, It's Me des Émirats arabes unis a bien joué son rôle avec une confusion que je n'ai pu surmonter. Tout d'abord, je croyais que j'étais dans l'exposition de Catherine David, mais non, c'était autre chose. Pensant n'avoir rien vu, je suis parti à la recherche de l'autre exposition que je n'ai pas trouvée. Ce devait être dans la direction d'un petit bateau qui faisait certainement la navette (près de Jan Fabre que je n'avais pas énormément l'intention de voir).

Le projet dans l'espace public – en profitant du système d'affichage communal de Venise auquel les projets de la *Biennale* ont facilement accès d'habitude – de Jacques Charlier a subi la censure. La *Biennale* a refusé d'inclure les affiches de 100 sexes d'artistes et la Ville de Venise, de les afficher. Ce projet, sélectionné par la Communauté française de Belgique (le pavillon belge étant occupé par l'artiste Jef Geys qui représente la communauté flamande), montre des dessins qui, à partir de 1973 avec Marcel Duchamp, musardent jusqu'à aujourd'hui : une constellation d'artistes des générations suivantes, parmi lesquels le « sexe » de Charlier lui-même, avec un texte prémonitoire, *By Appointment Only*. Ces portraits se réfèrent tous à une caractéristique majeure du travail des artistes. De la pédagogie en somme.

Dans le petit livre qui remplace l'affichage, rien de très scabreux : pour Buren, une flèche entre deux traits porte la mesure 8,7 cm. Bien sûr, « ça » fait pas beaucoup.

En assistant à la performance-récit autobiographique de Yoko Ono, j'ai vu pire : le film intime de Yoko faisant l'amour avec John. Tout est très calculé, je dirais « trop » avec un effet « *tongue and cheek* ». C'est vrai, on ne voit pas souvent une femme de son âge, et de sa notoriété, casser une chaise avec un marteau. Dehors, ce serait l'asile direct. L'interview qui suit avec un ancien directeur de musée (celui de Los Angeles, si je me souviens bien) baigne un peu dans la complaisance. Il disparaît avec elle sous un drap noir (l'anarchie ne nous quitte pas) pour ressortir avec un t-shirt noir comme elle, alors qu'il y était entré avec une chemise blanche. Ses enfants et petits-enfants se lèvent pour être présentés : rien de plus normal, ils étaient aussi là pour la voir recevoir deux heures plus tard le prix pour l'ensemble de son œuvre. Elle a réussi son coup de pionnière de l'art conceptuel. J'ai aimé son rayon de lumière projeté vers le ciel en Islande.

Et finalement, la bonne surprise avec *Glass Stress*. À première vue, rien de très réjouissant : une évocation de l'usage du verre dans l'art contemporain. Contre toute attente, une exposition de toute beauté au Palazzo Cavalli Franchetti (qui jouxte le pont Academia). Francesca Giubilei n'a pas fait que réunir des pièces historiques comme *Pandora's Box* (1963) de Man Ray, le précieux *Sieves (with Marcel Duchamp)* (1971) de Richard Hamilton, *Accumulation of Light Bulbs* (1962) d'Arman, *Kaiserlich (Imperial)* (1923) de Josef Albers et *Meriggio* (1965) de Lucio Fontana. Il y avait aussi des œuvres peu vues, il me semble : *Sagitarian Girls* (2008) de Dan Graham semblait reprendre une idée ancienne, tandis que la pièce de 2009 *Addizione Sottrattiva* de Silvano Rubino – simplement la découpe des couverts et des assiettes sur une grande table de verre, avec les verres seuls posés sur elle – était d'une grande finesse. Mais la crème de la crème fut la vidéo *Crystal City Spun* (2007) de Hye Rim Lee. Humoristique, sexy, joyeuse. Un dragon, des figurines de verre gracieuses et des godemichés qui perdent leur côté agressif prennent du bon temps sur une plaque de verre – un miroir virtuel au pays du virtuel – qui les reflète. On entendra certainement encore parler de cette jeune Coréenne vivant à New York. ■

Photos : Courtoisie de la Biennale de Venise.



> Lygia Pape, *Tttéia I, C*, 2002.